L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 73 RUE D CHARTRES

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI MATIN, 30 SEPTEMBRE.

FEUILLETON.

MARTIN GIL...

CHRONIQUE DU TEMPS DE PHILIPPE II

PAR

MANUEL FERNANDEZ Y GONZALEZ.

TROISIÈME PARTIE.

EN FLANDRE.

—1578.—

VI.

DON LOPE ET JUANA.

(Suite.)

Tout en causant ainsi, ils étaient arrivés à une maison située au bord de la rivière. C'était un de ces grands chalets où l'on confectionne les fromages, un assez mauvais état, et couvert de chaume, ainsi qu'il est d'usage dans les campagnes de l'Empire. La Meuse baignait l'un des côtés, tout pilotis : l'autre était entouré d'un vaste bosquet d'arbres fruitiers. Le principal corps de logis n'était qu'un étable. Les étables, les officines de confection du beurre et du fromage étaient isolées du reste.

Il régnait un profond silence. On voyait de la lumière par les fentes de la porte et au travers des contrevents fermés des fenêtres supérieures.

Juana tira une clef de son escarcelle et ouvrit.

Le vaste vestibule servant de cuisine était désert ; au feu brûlait tranquillement un vieux venait de l'alimenter ; toutes les portes étaient fermées, excepté une, qui laissait apercevoir le commencement d'un escalier en bois.

—Il n'est du monde ici ? dit don Lope.

—Oui, seno. Mais personne ne se présentera. Les fromageries, situées aux environs de la ville, sont accompagnées à peu près de filetes.

La Hollande est la patrie du fromage, de la guerre et de l'amour, dit don Lope, qui voulait chasser ses noires pensées.

Juana monta l'escalier, et don Lope la suivit. Elle ouvrit une petite pièce boisée où il y avait pour d'issue que la porte et la fenêtre, et mettre, sur une table rustique, était servi un repas champêtre.

Juana s'assit sur un escabeau de bois, et prenant son front pensif entre ses mains.

Quoi pensez tu, Juana ? lui dit don Lope en fermant la porte.

—Je ferme pas, lui dit brièvement Juana.

—Pourquoi sommes-nous venus ici ?

—Pourquoi ? je n'en sais rien.

—Ne m'aimes-tu donc pas ?

—Que je pourrais peut-être vous aimer, si votre femme n'était pas aussi jalouse de moi.

—Ainsi tu m'aimes ? dit don Lope avec un certain dépit.

—Oui, dit, de quelque manière que ce fut, vous accueillir.

—Et pourquoi ?

—Dans le but de vous prouver, à vous qui, jusque ne pouvais le prouver aux autres, que la pauvre Juana est aussi honnête et trop honnête pour enlever le bonheur à sa maîtresse.

—Drôle de manière de le prouver !.....

—Alors tu veux plaisanter, Juana.

—Plaisanter ! non, certes. Soupez, seno, vous servirai comme si nous étions dans votre palais.

—Don Lope regardait la jeune fille avec étonnement.

—Est-ce une vengeance, dit-il ?

—Une vengeance, je ne sais.....Écoutez-moi : j'ai toujours eu de l'affection pour vous, mais cette affection n'était jamais exprès l'amitié et le respect. Je vous voyais amoureux de madame et adorer elle.....et je vous portais envie, car, moi aussi, j'aime un homme que je voudrais pouvoir.

—Il est impossible que ce ne soit pas une plaisanterie ; tes yeux démentent tes paroles.....Je sembles prendre à tâche de te rendre fou.

—Croyez-moi, seno, soupez ; il est tard demain, dès qu'il fera jour, j'irai chercher, et vous retournerez près de votre épouse. Du reste, ne soyez pas le maître de mon cœur, vous y trouveriez peut-être de l'amour, mais un amour frondeur et orgueilleux.

—Et quoi coulaste cette affronte !

—Votre épouse m'a offensée dans mon propre de femme.....et c'est assez.....Je ne dois tomber à mes pieds, j'ai coulé, mon pouvoir est assez grand pour cela.....Je pourrais lui dérober pour un moment votre amour ; mais en vous faisant, je m'aviliras moi-même. Vous ne vous aime, je demeurais ma vie pour vous, mais.....

—Adieu, Juana : veux-tu de l'or ?

—Qu'avez-vous dit ? Quand on sait je vendre pour de l'or ? J'ai échappé à la vieillesse pour toujours, folie pour moi jamais autre chose. Libre et indépendante, je continuerai à vivre ainsi.....pour vous je ne serai jamais qu'une servante ; je ne puis vous rendre mes services.....Vous êtes l'ennemi de Martin.

—Je suis pas d'ennemis.

—Tu mentis vous connaissez cet homme.

—Qu'en pensez-vous ?

—C'est un infâme.

—Eh bien, c'est homme, c'est lui qui m'a trouvé le moyen de me trouver avec vous, m'a donné le mot d'ordre pour ouvrir la porte de la ville, qui m'a reçu la clef de la maison.....Ecoutez.....on a ouvert.....un mari.....

Don Lope crignit son épée, qu'il avait sur un siège. Les pages apparut au seuil de la justice, et derrière lui un certain nombre de soldats.

—Vous êtes don Lope de Campdelon, chef de camp dans les armées du roi d'Espagne.

—Je suis, répondit don Lope.

—Vous avez habité Grenade au mois de février de la présente année ?

—C'est vrai.

—Vous vous êtes contracté mariage avec Mariquesse Coventre, nommée donna Juana de Grenade ?

—C'est également vrai.

—Le juge criminelle des alcades de la ville m'a donné l'ordre de vous arrêter comme coupable, en quelque partie du royaume vous vous trouviez.

—De quel homicide m'accuse-t-on ? dit don Lope.

—Les alcades de la cour criminelle vous l'feront connaître.

—Avez-vous bien réfléchi, monsieur l'alcade, que je suis maître de camp ?

—Oui, seno, répondit l'agent un peu ému.

—Alors, comment se fait-il que vous oubliez ainsi vos devoirs ?

—Monsieur ?.....

—Je suis au service du roi, monsieur le greffier, et comme tel, j'ai mes droits, vous n'avez pas celui de m'arrêter.

—Le crime dont vous êtes accusé détruit vos privilèges.

—Dites-moi vous envoie que vous n'agissez la hardiesse de m'arrêter dans la chambre de Juan d'Autriche ?

—Je dites-lui aussi, continua-t-il, en jetant sévèrement Juana, qui demeurait pâle, que je suis trompé dans un piège.....

—Non, non....., s'écria la jeune fille, non don Lope, je ne vous ai pas trahi, je ne suis pas tendu de piège.....C'est le capitaine don Juan de Mendoza, ou plutôt Martin Gil, qui a envoyé trous ces hommes.....un infâme qui doit a trompés tous deux.

—Vous entendez.....Et comme je puis, ajouta cette dame, que vous n'êtes pas de complicité avec ce misérable, et que vous soliat du roi, que, de plus, j'ai des raisons d'agir pendues à la ceinture, je vous ordonne de vous éloigner, si vous ne voulez pas faire connaissance avec mon épée.

—C'est à dire que vous résistez à un mandat d'emprisonnement signité au nom du roi ?

—Je résiste à des bandits.

—Et vous refusez d'aller en prison ?

—Allons ! arrêtez ! vive Dieu ! s'écria don Lope en perdant patience et en tirant son épée. A moi ! canaille ! à moi ! vous allez voir qui arrêtera l'autre !

Le lieutenant répondit à la menace de don Lope, plusieurs balles vinrent se loger dans les murailles de bois de la chambre, mais pas une seule ne toucha don Lope, qui attaqua l'ennemi l'épée à la main, le précipita au travers des soldats, et, suivi par les soldats, qui prenant la fuite, mais en vain, don Lope trouva prêtre qui arrêté dans l'ancienne partie quelques Flamands armés de bâtons.

Pendant ce temps, Juana s'était mise à la fenêtre et criait au secours, lorsque vous vîtes ennemi et un peu pour un, qui vit tout à coup débouchier, au coin de la chemin, des cavaliers l'épée à la main, qui s'élancèrent dans la maison.

Fermé ! fermé ! don Lope, s'écria la voix retentissante d'Alí.....A moi, dans, ou colonel Zemiga !

Don Lope se comportait, à l'intérieur comme il convenait à un renommé de bravoure ; la pointe de son épée s'enfonçait dans la poitrine des ennemis, qui, sous le mouliet de cette arme, demandait bientôt à capituler.

—Halte ! criaient les nouveaux arrivants. Ali en est, s'écriant du haut en bas, vous faites fausse partie, et votre costume, de compagnie de ce spadassin qui s'intitule gentilhomme de la chambre du roi, rapporte de caractère, de vivre, et que sais-je encore.....En avant, dragons ! et prenez ces épées d'un coquin.

Les dragons, qui étaient plus de sixquarante gaillards robustes et bien plantés, comprenaient ces gens.

Vous êtes don Lope de Campdelon, chef de camp dans les armées du roi d'Espagne.

—Je suis, répondit don Lope.

—Vous avez habité Grenade au mois de février de la présente année ?

—C'est vrai.

—Vous vous êtes contracté mariage avec Mariquesse Coventre, nommée donna Juana de Grenade ?

—C'est également vrai.

—Le juge criminelle des alcades de la ville m'a donné l'ordre de vous arrêter comme coupable, en quelque partie du royaume vous vous trouviez.

—De quel homicide m'accuse-t-on ? dit don Lope.

—Les alcades de la cour criminelle vous l'feront connaître.

—Avez-vous bien réfléchi, monsieur l'alcade, que je suis maître de camp ?

—Oui, seno, répondit l'agent un peu ému.

—Alors, comment se fait-il que vous oubliez ainsi vos devoirs ?

—Monsieur ?.....

—Je suis au service du roi, monsieur le greffier, et comme tel, j'ai mes droits, vous n'avez pas celui de m'arrêter.

—Le crime dont vous êtes accusé détruit vos privilèges.

—Dites-moi vous envoie que vous n'agissez la hardiesse de m'arrêter dans la chambre de Don Juan d'Autriche ?

—Je dites-lui aussi, continua-t-il, en jetant sévèrement Juana, qui demeurait pâle, que je suis trompé dans un piège.....

—Non, non....., s'écria la jeune fille, non don Lope, je ne vous ai pas trahi, je ne suis pas tendu de piège.....C'est le capitaine don Juan de Mendoza, ou plutôt Martin Gil, qui a envoyé tous ces hommes.....un infâme qui doit a trompés tous deux.

—Vous entendez.....Et comme je puis, ajouta cette dame, que vous n'êtes pas de complicité avec ce misérable, et que vous êtes soliat du roi, que, de plus, j'ai des raisons d'agir pendues à la ceinture, je vous ordonne de vous éloigner, si vous ne voulez pas faire connaissance avec mon épée.

—C'est à dire que vous résistez à un mandat d'emprisonnement signité au nom du roi ?

—Je résiste à des bandits.

—Et vous refusez d'aller en prison ?

—Allons ! arrêtez ! vive Dieu ! s'écria don Lope en perdant patience et en tirant son épée. A moi ! canaille ! à moi ! vous allez voir qui arrêtera l'autre !

Le lieutenant répondit à la menace de don Lope, plusieurs balles vinrent se loger dans les murailles de bois de la chambre, mais pas une seule ne toucha don Lope, qui attaqua l'ennemi l'épée à la main, le précipita au travers des soldats, et, suivi par les soldats, qui prenant la fuite, mais en vain, don Lope trouva prêtre qui arrêté dans l'ancienne partie quelques Flamands armés de bâtons.

Pendant ce temps, Juana s'était mise à la fenêtre et criait au secours, lorsque vous vîtes ennemi et un peu pour un, qui vit tout à coup débouchier, au coin de la chemin, des cavaliers l'épée à la main, qui s'élancèrent dans la maison.

Fermé ! fermé ! don Lope, s'écria la voix retentissante d'Alí.....A moi, dans, ou colonel Zemiga !

Don Lope se comportait, à l'intérieur comme il convenait à un renommé de bravoure ; la pointe de son épée s'enfonçait dans la poitrine des ennemis, qui, sous le mouliet de cette arme, demandait bientôt à capituler.

—Halte ! criaient les nouveaux arrivants. Ali en est, s'écriant du haut en bas, vous faites fausse partie, et votre costume, de compagnie de ce spadassin qui s'intitule gentilhomme de la chambre du roi, rapporte de caractère, de vivre, et que sais-je encore.....En avant, dragons ! et prenez ces épées d'un coquin.

Les dragons, qui étaient plus de sixquarante gaillards robustes et bien plantés, comprenaient ces gens.

—